

Nathalie Démoulin

# La grande bleue

l  
a  
b  
r  
u  
n  
e

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En 1967, en Franche-Comté, Marie est encore lycéenne quand elle tombe amoureuse d'un jeune bûcheron, se retrouve enceinte et se marie. Alors qu'elle rêvait d'une « vie à soi », différente de celle de sa mère, à l'âge de vingt ans elle a déjà deux enfants, et comme nombre de jeunes filles d'origine populaire de l'époque, son destin est tracé. Le jeune couple quitte sa forêt natale pour une HLM de Vesoul, et tous deux entrent à l'usine, chez Peugeot. Au travers des dix années qui suivent, c'est le grand basculement de l'après-68 que Nathalie Démoulin nous raconte, celui de la condition des femmes et de la classe ouvrière. Dans ce roman d'une vie, elle tisse remarquablement histoire intime et extime, pour nous raconter les destins de Marie et de ses proches – notamment celui de son frère Ivan, détruit par la guerre d'Algérie et qui finira par rejoindre le Front National. Avec minutie, elle dépeint ces années 70 si proches et si lointaines désormais, durant lesquelles la France a basculé de l'utopie à la crise. Un roman « historique » qui nous éclaire sur les temps actuels.

## **NATHALIE DÉMOULIN**

*Nathalie Démoulin est née en 1968 à Besançon. Elle est l'auteur de deux romans publiés dans la collection la brune.*

### **Du même auteur**

*Après la forêt - La brune, 2005.  
Ton nom argentin - La brune, 2007.*

© Éditions du Rouergue, 2012  
ISBN 978-2-8126-0427-0  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



Nathalie Démoulin

## La grande bleue

—l  
—a  
—b  
—r  
—u  
—n  
—e

*À mes parents qui eux aussi,  
avec la force et la beauté de leur jeunesse,  
ont vécu ces années soixante-dix.*

*N'avoir que l'existence et elle ne suffit pas.*

Annie Ernaux





1967

*Une autre vie.* Déjà, Marie y a goûté. C'était il y a presque un mois, avec Delphine Démoly, la grande copine, complice des premières fois. La rivière emportait les ruisseaux et les pluies, les arbres dont elles avaient su les noms se noyaient dans les nuages, des boules de gui prises aux branches. Elles se sont barrées, sans prévenir personne, direction Besançon. Pas dans le car qu'elles prennent tous les lundis pour rejoindre leur internat du lycée de Palente. Non. Elles sont parties toutes les deux à Mobylette, un numéro de *L'Est républicain* étalé sous la veste pour ne pas avoir trop froid. Le visage de Delphine : un triangle clair balayé par une mèche de cheveux, de grosses lunettes de motocycliste, une écharpe qui mange le menton. Repliée contre elle, Marie ferme les yeux. Quand elle les ouvre, c'est pour entrevoir la cabine jaune d'un camion qui les crible de boue. Elle sait qu'il ne faut pas passer sa langue sur ses lèvres gercées. Elle le fait quand même. Après, sa bouche est terreuse, assoiffée. À l'entrée de Besançon, crâneuses, elles

se mettent à chanter à tue-tête un air de Nino Ferrer (*on est partis, samedi, dans une grosse voiture faire tous ensemble un grand pique-nique dans la nature*). Delphine coupe le moteur pour dévaler des taudis de Battant jusqu'au pont sur le Doubs, en slalomant sur les pavés. Elles dépassent la boutique poussiéreuse d'un réparateur de pianos, la boucherie chevaline à devanture rouge, les blanchisseries aux vitres embuées. Delphine habitera dans quelques mois un deux pièces dans une de ces maisons de pierre bleue, mais ça elles ne le savent pas et ne lèvent pas les yeux vers les grands carreaux où passent les nuages. Elles glissent doucement jusqu'au quai Vauban, en râpant leurs semelles sur la chaussée, bousillant définitivement leurs godasses. Place de la Révolution, une femme noire traverse, une valise en équilibre sur la tête, une gamine à la main droite, un panier à la main gauche. Son bou-bou jaune, resplendissant. Ses pieds nus dans des claquettes. L'impression pour les deux filles d'être à une année-lumière du village.

Elles n'osent entrer nulle part ni poser la chiotte. Rue des Granges, dans une vitrine éclairée, des monceaux de pain, de viennoiseries, de sucreries. Elles n'ont pas un centime, elles se contentent de regarder, appuyées l'une contre l'autre, salement jumelles, deux bouseuses un peu efflanquées, comme on l'est à leur âge, intimidées, mais ça elles ne l'avoueraient pour rien au monde. La boulangère finit par s'impatienter de leur présence, de leur mob crade, de la dégaine romanichelle que leur donne le papier journal rembourrant leurs vêtements, elles décampent. *Elle se prend pour qui cette grosse vache?* maugréent-elles. Quand même, elles trempent un mouchoir dans l'eau d'une fontaine, se débarbouillent comme elles peuvent, c'est si froid qu'elles en crient.

Pour la première fois, la ville parcourue librement, sans personne pour les pousser dans une mercerie ni les accrocher par le bras quand elles s'attardent devant les étalages ou bien devant le cinéma où sont affichées des photos d'Anouk Aimée et Jean-Louis Trintignant, les visages très rapprochés, au bord du baiser, mimiques qu'elles contrefont, enlacées, devant une porte-miroir jusqu'à ce qu'une ouvreuse les fasse dégager.

En ville, les nanas de leur âge ont les cheveux brillants, portent des pantalons fuseaux et des sweaters. Elles, dans leurs jupes plissées, elles ont la liberté des quinze kilomètres parcourus sur la route luisante, la Mobylette qu'elles poussent le long du trottoir, sans faire tourner le moteur, pour économiser l'essence, le bas des collants crasseux, trempé. Au village, elles sont de cette bande de filles qui n'ont pas arrêté l'école. *Nous serons d'un autre monde.* Voilà ce qu'elles proclament, bravaches, maquillées comme si demain elles devaient faire l'Olympia. Et de ce monde elles ne savent rien, sauf qu'il sera déraciné, déraciné des villages d'où elles viennent, ceux des bords de rivière et ceux des lisières de forêt, où les toitures s'abaissent si près de la terre qu'on a l'impression d'être à genoux, dans l'odeur des étables.

Lorsqu'elles attendent le bus, le lundi matin, des garçons font ronfler les moteurs à deux pas. Ils jouent au plus malin, lancent leurs motocyclettes à fond. S'ils venaient à déraper sur une plaque de verglas, ils s'exploseraient les os, ils mourraient pour elles. Il fait si froid qu'elles ont l'onglée. Quand le vieux Berliet s'arrête en grinçant, les garçons les regardent monter comme on change de planète. Ils voient bien qu'elles ne sont plus pareilles dans l'habitacle, malgré la buée qui couvre les vitres et gêne la vision. Elles perdent ce corps d'ici, dont elles partageaient la matière avec tous les autres, si reconnaissables,

si proches. Dans l'autocar qui s'en va, ensemble, elles sont différentes. Le sang qui revient dans l'extrémité de leurs doigts fait mal, mais elles savent que ça ne durera pas. Elles libèrent leurs cheveux des bonnets, des capuches, des serre-têtes. Du fond d'un sac, elles sortent un petit miroir. À présent, elles peuvent se moquer de tout, et pour commencer des garçons restés au village. Ils ont beau foncer à plein gaz, collés au cul du Berliet, à deux par attelage, elles ne regardent jamais en arrière et lorsque le car prend de la vitesse, dans la ligne droite de Devecey, distançant brutalement les meules, ils les voient s'éloigner en silence, sirènes d'un gros aquarium lumineux.

Les dernières générations ont imposé un silence, bien commun qui craque en douce de leurs petites provocations, de la voix de ces gamines, sentencieuses comme on l'est à l'église, guère timides lorsqu'elles fraient ensemble, criant à l'unisson, très haut, comme font les supporters au stade, en martelant les syllabes, *nous sommes la génération perdue*, agaçant au lycée la pionne qui menace de les coller si elles ne la bouclent pas. Mais il y en a toujours une pour réclamer à tue-tête, réminiscence de la campagne de Mitterrand pour la dernière présidentielle, *un homme jeune pour une femme moderne*, et ça les fait ricaner, vu que Mitterrand il a quelque chose comme cent ans. Elles font des slogans avec tout ce qui leur passe par la tête. Elles se préparent à écrire sur le mur des villes des choses comme *Notre corps nous appartient*, *Le torchon brûle*. Elles sont d'une génération qui verra à l'Est de jeunes hommes de leur âge s'immoler par le feu. Elles connaîtront le nom de Jan Palach (19 janvier 1969), pas celui d'Evzen Plocek (9 avril 1969). Elles se verraient blondes avec des paupières noires. Elles sont brunes mais se font les yeux. Marie Zedet et Delphine Démoly comme les autres.

Très vite, Delphine en a marre, de la Mobylette lourde à trimballer à bout de bras, des pimbêches joliment sapées qui les regardent de haut. *Viens, je vais te montrer quelque chose.* Elles repartent, les bras de Marie sanglés à la taille de Delphine, elles prennent la direction de Pontarlier, bifurquent par un pont jusqu'aux Prés-de-Vaux, vers les immenses bâtiments de la Rhodia, la filature qui occupe tout un méandre du Doubs. La route est taillée contre la roche, et de l'autre côté ça n'est qu'un mur monotone coupé à intervalles réguliers pour donner accès à des cours, des ateliers. Quelques pas suffiraient pour atteindre la rivière, mais déjà on ne la voit plus, effacée par le mur, ses graffitis, ses balafres. Delphine coupe le moteur au bout de la ligne droite, devant un bâtiment de briques. *Je travaillerai là,* annonce-t-elle. Comme son père. Elle finit l'année scolaire et puis elle commence, dès cet été. On voit bien, à son expression, que ça l'étonne elle-même. *On se verra plus, alors,* fait Marie. Delphine hausse les épaules. Familière avec tout ça. Son père lui en a assez raconté : les façades interminables, les barres de ciment devant les fenêtres, un château de béton au pied duquel subsistent les édifices des premières usines qui produisirent ici de la rayonne, à la fin du dix-neuvième siècle, le tout se regroupant en une masse considérable entre la rivière et un versant de forêt (il en restera, quarante-trois ans plus tard, au temps des friches industrielles, des portes grossièrement murées par des agglos, des tags maculant le tout avec la rouille, les lianes et les charmilles, les arbres s'enracinant dans les escaliers et, perçant les maçonneries, le logo de Rhône-Poulenc cloué sur la ruine, datant vaguement le tout des années cinquante). Delphine en sait assez pour pouvoir expliquer ce que l'on fait derrière les murailles. La blouse blanche qu'on

revêt avant de pointer, l'humidité, la chaleur à l'intérieur, le rythme des quatre/huit, la cadence qui augmente sans cesse, le fil qui ne finit jamais de se dérouler, de s'enrouler, la grève qui se prépare, on ne sait pas quand, mais ça finira par jaillir, comme on régurgiterait une boule de fil polyester, on montera des barrages, on occupera les lieux et Colette Magny en fera une chanson. *Tu seras là*, reprend Marie. Hors les murs, on tremble de froid. On est écrasées par les fortifications de la citadelle de Vauban, les masses sombres des arbres en surplomb, les abrupts rocheux. On se trouve dans quelque chose qui n'est pas du silence mais une rumeur complexe, faite du moteur des machines, du mouvement des bobines, de pas humains. Ça grince, ça crachote, ça traîne. On est seules, on rêve. L'une du salaire qu'elle gagnera. Assez d'argent pour quitter la maison d'enfance. L'indépendance. L'autre des hommes qui quittent l'usine, toutes les huit heures, engoncés dans des lainages épais. Certains sont à vélo, d'autres en cyclomoteur, la plupart à pied. Ils ont la gitane au bec. Ils s'arrêtent cinq minutes pour écouter un délégué syndical. Les semelles glissent sur le sol gelé. Quand ils passent la rivière ils lui trouvent une teinte sombre de sapinière. Comme elle, ils viennent des terres froides du Haut-Doubs. Ils sont toute une mémoire de ravines et de torrents, de fermes isolées par des hauteurs de neige, de buses tombant sèchement sur des proies. Ils s'habituent mal au travail en usine.

*Tu en as de la chance*, conclut Marie. Comme elles ont la Mobyette, et que l'occasion probablement ne se représentera pas avant longtemps, elles décident de monter jusqu'à la citadelle.

C'est peut-être cette escapade à Besançon, il y a un mois, qui fait qu'elle n'hésite pas, Marie, à quitter la maison d'enfance,

ce 25 février 1967, sans savoir que ce même samedi les ouvriers de la Rhodiacéta à Besançon décident d'occuper leur usine, quelque chose qu'on n'a pas vu dans ce pays depuis 1936, traçant sur les murs d'enceinte des inscriptions (*ici commence l'esclavage, ici commence la dictature*). Les tribuns grimpent sur des bidons. Autour on piétine dans la neige. Pour combien est-ce la première grève? On ne s'y jette pas sans timidité. Dans la campagne d'où l'on vient on a grandi dans le respect du patron. Ce soir, dans les ateliers où l'on ne se reconnaît plus, tant tout est silencieux, tant rien ne vous lie plus aux machines, ni fil ni minuterie, on partagera le premier casse-croûte d'une grève de cinq semaines, on improvisera avec les quelques femmes présentes un bal sous les néons, au son d'un unique accordéon, parce que ce qu'on veut c'est *le pain pour tous, mais aussi la paix, le rire, le théâtre, la vie* ainsi qu'on l'écrira bientôt.

Alors, même si elle se croit seule, même si en cette journée elle n'entraîne rien d'autre qu'elle-même, Marie accompagne le mouvement.

Elle s'appelle Marie, comme ses trois sœurs. Marie-Claude, Marie-Louise, Marie-Catherine. Elle, c'est Marie-Ange. À elle seulement, la benjamine, on dit juste Marie. Elle dort en semaine dans une chambre d'internat, un bâtiment où les voix résonnent, on s'y oriente la nuit à la lueur des veilleuses, pour remplir un verre d'eau dans la salle de bains, pieds nus sur le linoléum.

Dans sa valise, le vendredi 24 février, il y a un 45 tours des Stones prêté par une copine, glissé dans un cahier de sténo. Rentrée à la maison, la première chose qu'elle fait est de s'enfermer dans sa chambre pour écouter le disque. *Satisfaction. Grown up wrong. Susie Q.* Elle en a rêvé toute la semaine, de cette musique anglaise, des garçons imprimés

sur la pochette, photographiés dans une grande ville, entre lesquels il faut choisir celui qu'on préfère (il porte des lunettes de soleil, on ne distingue pas sur l'image sa peau acnéique, on ne sait pas non plus qu'il s'appelle Keith Richards, on aime ses cheveux noirs, qu'il soit, un pas derrière les autres, détaché). Elle ne s'attendait pas à ce son qui est du métal, des coups, des claquements de doigts, des battements de cœur, du désir, qui passe dans son corps. Elle ne tient plus en place. Elle l'écoute dix, vingt fois. Elle danse, façon de parler. Elle se trémousse comme on boxerait, toute seule, en tournant sur elle-même. Elle a tiré les volets pour que son frère Ivan ne puisse prétendre qu'il l'a vue, pratiquement nue, à travers la fenêtre, parce que la nuit on voit tout d'elle dans la clarté de la lampe.

Les nuits à l'internat où elle ne parvient pas à s'endormir, traversant les couloirs où on y voit à peine, elle se calfeutre dans la salle d'eau où il fait chaud, elle se remémore les fois où elle a vu Michel, le cousin de son beau-frère, les quelques phrases échangées et ce sobriquet qui les a rassemblés très vite, *les amoureux*, comme une promesse. Ce sont des choses qu'on se raconte au lycée, entre copines, dans le dos des autres. Et pendant le cours de dactylo, dès lors que les doigts sont bien placés sur les touches, les auriculaires à l'aplomb du *q* et du *m*, l'esprit est assez libre pour qu'on projette de quitter la maison. Un jour prochain, on partira retrouver Michel, chez lui, aux Fins. Mais à ce moment-là, dans cette salle où quarante-trois filles tapent le même texte sans regarder leurs mains, cette escapade, Marie n'y croit pas elle-même. Il aura fallu, ce samedi, cette chanson qu'elle garde dans les oreilles, qu'elle chantonne en mettant la table, avec la morgue apprise en même temps que les paroles, pour qu'elle ne recule pas.



Depuis deux jours, elle a dix-sept ans. Mais comme elle est interne, on ne lui fête son anniversaire qu'aujourd'hui. Samedi 25 février 1967. Le ciel d'hiver, elle ne l'aime pas. La maison mal chauffée où elle reste en gros tricot de laine rouge. Ses doigts jouent sur la buée des vitres, dessinent des cœurs, à travers il y a les prés maillés de neige, la mongolienne qui grandit dans la maison voisine, alors elle efface tout. Sur la table, la mère a ouvert son *Jours de France. Le cœur de Sheila a fait bang bang pour Brett Hasley*, lit-elle. *Bang, bang*, répète-t-elle, en se visant dans le miroir.

La mère a oublié le gâteau dans le four, on mâche au dessert une matière terreuse, la cire fondue des dix-sept bougies. À peine les flammes soufflées, Marie annonce qu'elle passera la soirée et puis la nuit chez Louise. Elle doit garder les enfants, elle a oublié de prévenir, ça fait deux semaines que Louise le lui a demandé. Le mensonge lui vient plus naturellement qu'aucune autre phrase, jamais. Elle s'apprête à partir comme elle a dit *non*, un jour. C'est, croit-elle, le premier mot qu'elle a prononcé.

En quittant la maison, faisant un détour par la remise, elle sort des maquillages dissimulés dans une encoignure avec un morceau de rétroviseur chapardé dans la décharge. Elle applique du fard sur ses joues, en tâchant d'être adroite, de gommer les traces de ses doigts. Elle se dessine des yeux égyptiens, quelque chose qu'elle a étudié longtemps, après les heures de classe. Elle aime ce qu'elle aperçoit dans le bout de miroir, ses yeux clairs et charbonneux, ses sourcils épais, un morceau de front, et si elle se voyait tout entière, elle s'aimerait moins que dans cet éclat triangulaire, qui tient dans la main, sur lequel il ne faut pas se couper.

Elle doit ensuite longer la clôture, ses pointes rouillées, les mégots qui jonchent le sol, comme si la neige les rabattait,

par vagues, des gamines viennent fumer là, en cachette, à l'abri des charmilles. Marie a fait ça parfois, alors elle sait, sans besoin de chercher, ces rires sous cape, dans le vent froid, les fringues trop légères, la frange sur les paupières, la chair de poule, d'une main à l'autre la cigarette et la répugnance, dominée, à porter à sa bouche une autre salive. On a seize, dix-sept ans. On ne sait pas à quel point on est proches des filles du même âge qui, dans des agglomérations géantes, des banlieues ouvrières ou d'autres bleds paumés de Haute-Saône, attendent de la vie qu'elle ne les fasse pas ressembler à leurs mères. On est loin des grandes roues qui tournent, dans les villes, des nacelles à deux corps où se serrer, avec un homme, alors on court jusqu'au cimetière et puis de l'autre côté, la haie, le barbelé, le briquet. Il restera des accrocs aux vêtements, il faudrait les élargir pour voir des murs de brique, des gangs de filles, une vie urbaine dans laquelle on s'appellerait Susie. On rentre en traînant la jambe. On met un vinyle. La chambre dans laquelle on tourne est tapissée de vues bucoliques. Sur les fontaines, les saules, les étangs gelés où des enfants patinent est punaisé le visage des idoles. On rêve de l'amoureux qu'on aura. On n'imagine pas qu'il sera si facile de quitter la maison, sans même se cacher.

Maintenant, Marie marche dans la bise qui a passé sur la neige. Ses oreilles la lancent, malgré le bonnet. La matière la reprendrait, celle des arbres, de la terre, elle l'arrêterait s'il n'y avait le métal de la chanson, le rythme qu'elle en a gardé, ce mot qui se dit en français aussi, qu'on peut expulser de soi comme une obscénité, *satisfaction*. Mais à chaque fois que Marie jette un coup d'œil en arrière, son cœur se serre. Quand elle a distingué au loin le phare unique d'une motocyclette, elle s'est jetée derrière les arbres. S'ils n'ont pas de

voiture, rien ne dit en effet que son père n'enfourchera pas son triporteur, sa femme grimpée dans son dos, à la poursuite de leur dernière enfant sur le point d'échapper. Mais ça n'était qu'une très vieille femme, lambinant à travers bois, poussant à ses limites un moteur Peugeot, un lapin ficelé au porte-bagages, la gorge proprement tranchée. Marie a vu battre les pans d'un jupon sur des jarretelles en caoutchouc avant que la Mobylette ne disparaisse dans un virage. Le rôle de la machine s'est estompé, est devenu irréel, comme sont les rivières qu'on ne voit pas, dont on ne connaît que les brouillards et la douceur du ciel, presque insupportable à l'approche de l'eau.

Si l'on pouvait élargir le champ, aller au-delà des premiers arbres, des forêts immédiates, on en verrait d'autres, en même temps qu'elle, des filles de seize ou dix-sept ans, qui partent d'elles-mêmes, pour un amoureux, pour un boulot. Elles, les recruteurs des usines ne viennent pas les chercher, non. Ce sont les garçons qu'ils vont prendre, et loin, jusqu'à Orange, jusqu'à Avignon. Ils leur parlent des usines de Sochaux : des milliers d'emplois non qualifiés, des fiches de paie à n'en plus finir, de quoi remplir toute une vie. Les types quittent l'école et font leurs valises. L'usine les aime, ces jeunes-là. Les filles, elles, descendent de Morteau, Lougres, Pontarlier. Elles s'embauchent chez Peugeot pour travailler à la chaîne, poser une pièce sur un moteur et la fixer en quelques mouvements de clé anglaise, cinq minutes d'un geste répété à l'infini, les mains noircies desquelles on a retiré les bagues en toc, la chambre qu'on loue dans un foyer, et pour la première fois un salaire. On s'achète une robe rouge, on ne la porte jamais en semaine. La vie paraît belle, soudain, malgré la rapidité avec laquelle les moteurs se succèdent sur la chaîne, on ne peut plus s'arrêter,

une vie comme jamais personne n'en a vécue, auparavant, on ne peut plus revenir en arrière, c'est ainsi. Le soir, on quitte l'usine, sonnée par le bruit et les chronomètres, on est à bicyclette, il faut vingt minutes pour arriver chez soi. Cette nuit, on gardera les yeux ouverts, c'est peut-être à cause de la cadence, du cœur qui continue à battre en accéléré, trois, quatre heures après la sortie d'usine, ou c'est peut-être de se sentir seule, à Sochaux, qui n'est pas qu'un club de football de première division entraîné par Dobroslav Krstic, mais un ensemble de cités ouvrières construites sur les plaines marécageuses environnant une colline calcaire. Le dimanche on s'y ennuie, par milliers, qu'on soit de Maïche ou de Nancy, de Belgrade ou de Sétif.

Ce qu'on a laissé derrière soi, ce dont Marie s'éloigne à chaque pas : si peu. La maison, si compliquée, avec ses trois escaliers. Le père rôde dans l'obscurité, d'un degré à l'autre, sa jambe folle traînant sur les marches de ciment, irritation perpétuelle que ce raclement, Marie augmente le son du tourne-disques, son frère Ivan claque ostensiblement une porte, la pendule qui tinte chaque quart d'heure bat la mesure de leurs nerfs. À l'intérieur de son bras, Marie a marqué au cutter les initiales MB, pour Michel Brulhard. À chaque fois qu'elle repense à la pointe déchirant la peau, sa langue prend un goût de sang, sa tête tourne, elle a mal au cœur. Elle sort de sa chambre égarée, languide. Au lieu de plonger dans l'assiette fumante la cuillère vire entre ses doigts. Sa mère scrute du côté des rosiers qui craignent le gel, le père remplit son verre sans attendre qu'il soit vide, Ivan lit le journal plié contre sa soupe, chacun songe à part soi, le repas tourne au silence. Ainsi, chaque jour, depuis dix-sept ans, qu'ils soient trois, quatre ou davantage à table.

*Je vais chez la Louise, a-t-elle menti, un peu plus tôt, sans que sa mère ne réagisse. Ivan regardait à travers la vitre, on ne savait quoi, les poings serrés. Sur la pointe des pieds Marie a guetté par-dessus son épaule. Des corbeaux déchiraient la carcasse d'une bestiole crevée, un gamin rampait sous une clôture, pseudo-mitraillette au poing, des fruitiers morts partaient au bûcher, coupés à la tronçonneuse puis fendus à la masse par ces types lents, patients, qu'on voit ici. Toutes choses qu'on connaît trop, dont on se dit qu'elles ne valent pas tripette, pas même un coup d'œil, mais quand on y pense ça laisse une impression pénible, plus cuisante que la brûlure qu'on s'est faite, par inadvertance, sur la plaque de la cuisinière. Alors ce pays d'enfance, on l'enfouit au plus secret de soi.*

*C'est quoi ces pommettes rouges ?* lui a demandé Ivan comme elle atteignait la route, un peu plus tôt. Il l'attendait, dissimulé par l'épine noire. Et il a fait mine de se remémorer un truc, il a claqué les doigts. *Ah oui, Louise, Louise, Louise !* Ils se sont dévisagés sans indulgence, lui qu'au village on surnomme l'Algérien depuis qu'il est démobilisé, elle qui n'est qu'une gamine. *Tu en as un genre,* a-t-il ajouté et sans répondre elle a pris vers Buthiers, le laissant comme un frère mort fermer les yeux, baisser la tête, pourtant il en reste quelque chose dans la peur tenace d'être suivie, un chasseur imaginaire accroché à ses pas, veste matelassée, épais doigts rouges, corps exercé à la marche. Le dernier fils, la dernière fille, les parents qui se regardent en eux, et Marie qui sait par où fuir, tant pis si Ivan la trahit, ou Louise, elle est déjà trop loin. Son père peut tourner dans la maison, ainsi font les aiguilles d'une montre, sa mère peut tourner aussi, dans un sens contraire. Les deux se croiser et s'ignorer. La mère est grande, souvent vêtue d'un chemisier de batiste sous un tablier à fleurs. Elle a hérité d'une

bague avec une pierre du Rhin qu'elle dit *véritable*. Le père est petit, dépenaillé, il disparaît dans les chambres, il s'allonge dans tous les lits. Quand Marie pense à eux, elle se retourne sur la route étroite, aux talus mangés par la forêt. Comme si on pouvait l'arrêter. L'enfermer dans une chambre.

C'est comme ça, à force de regarder par-dessus son épaule, qu'elle voit approcher la 403, et ralentir, et stopper. Un ami d'Ivan. Elle ne se souvient plus de son nom, mais son visage amoché, on ne risque pas de l'oublier. Comme Ivan, il a fait la guerre, deux ans de service, 1958-1960. Mais lui, il est revenu défiguré. Alors Marie baisse un peu les yeux quand il lui propose de monter. Dans la voiture, ça sent le tabac et la laine mouillée, deux odeurs que Marie apporte peut-être avec elle, sur une note plus ancienne, plus âcre, qu'elle n'identifie pas bien, qui est croit-elle un oiseau qu'on vient de plumer, ou le cuir d'une laisse, ou la chaîne graissée d'une tronçonneuse ; tout ça à la fois ? Aucune de ces odeurs qui ne soit étrangère. Et tout aussi bien elle connaît les banquettes aux ressorts cassés, au tissu déchiré, les outils qui traînent sur le plancher, la poussière mêlée de sciure sur le tableau de bord, une vieille Peugeot qui sert à tout, ramener les chiens après la battue, transporter des dames-jeannes d'eau-de-vie, faire la sieste, l'été, au bord de la rivière. La soufflerie du chauffage poussée à fond. Les baguettes des essuie-glaces râpent le pare-brise, en couinant. Il faut hausser la voix, il faut presque crier, l'ancien troufion n'entend pas bien, il est revenu à moitié sourd, à moitié aveugle, il n'est revenu qu'à moitié de Haute Kabylie.

Ils passent devant une maison qui a brûlé voici deux nuits. Les murs fument encore. Un enfant est resté dans le brasier. Ils y pensent tous les deux, sans le dire. La route immédiatement

revient aux bois. Les troncs noircis, le suint de la neige. C'est triste, et beau. On se demande jusqu'où on pourrait aller, à seulement suivre la forêt. On se dit que ça pourrait nous mener loin. À travers l'Allemagne, l'Europe de l'Est, l'Union soviétique. Jusqu'à la forêt primaire de Bialowieza qui remonte à l'ère glaciaire, commence en Pologne, finit en Biélorussie. Les mêmes arbres ici et là-bas. Hêtres, bouleaux, sapins étroitement semés. Forêts si profondes que l'on peut s'y perdre. Si obsédantes que Marie doit faire un effort pour regarder devant elle, la chaussée cendreuse, la trouée lumineuse au loin, là où les arbres se séparent. Ils sont deux désormais, Ivan, son convoyeur, à pouvoir dire la route que Marie a prise, bifurquant vers Boulton, alors qu'elle devrait être chez sa sœur déjà, dans la ferme où l'ampoule brille du matin au soir, il fait à peine jour en ce mois de février, la voiture ripe sur les plaques verglacées. *Calmos, calmos* fait le conducteur. À la dérobee, Marie observe les balafres qui lui ferment l'œil. Parfois, elle croise un regard qui met mal à l'aise.

Au village, au moment de se séparer, elle se rappelle son prénom, Rémi, son nom, Ferrand, elle remercie, claque la portière, remonte son col sur son menton.

Elle a dans son sac de toile une paire de ballerines, au cas où ils aillent danser quelque part, elle aimerait tant ça, entrer dans une salle de bal au bras de celui qu'elle connaît depuis les premiers jours de janvier, le cousin de son beau-frère, Michel Brulhard. La beauté d'un garçon. La bouche rouge, épaisse. Les yeux légèrement bridés, peut-être sourient-ils toujours. Une écorchure sur le menton parce qu'il s'est rasé trop vite. Et dans son cou une odeur de cuir, une chaleur humide, ça fait partir, comme une drogue, on est toute pâle quand on lui a fait la bise. Deux mois déjà. Ce 8 janvier qui est un dimanche,

on travaille côte à côte sous une averse. On aime tout : le bois trempé qu'il faut finir de décharger de la remorque, le chien qui jappe autour et ramène des pierres dans la gueule, le sol paillé de la grange et les oiseaux qui tournent sous le toit sans qu'on les voie. On a enfilé des gants de grosse toile contre les échardes, tout à l'heure on avalera une soupe à l'oignon pour se réchauffer, on se sera assise en face de Michel, on rougira parce qu'il nous regarde, on ignore à quel point c'est beau aussi une fille effarouchée.

En hiver Michel travaille comme bûcheron dans les bois de Trésilley, Montarlot, Sorans. Mais le samedi après-midi, il doit être chez lui. C'est comme ça qu'elle voit les choses, en tout cas. Elle va le surprendre. Ils emprunteront une voiture pour gagner un dancing quelque part. Ils iront jusqu'à Oiselay s'il faut. Ils passeront la croisée de Moscou, entre Bucey-lès-Gy et Fretigney, où les voitures se jettent les unes contre les autres sur la départementale, où les jeunes meurent au petit jour, projetés à travers le pare-brise sans qu'on sache comment les empêcher de se tuer. Ils rouleront jusqu'aux rives de la Saône. Il y a des bals dans ces bourgs reculés, des bandes de lou-bards y descendent chercher la bagarre, mais eux quand ils commencent à danser ils n'arrêtent plus, c'est leur manière de prendre la vie et de ne plus la lâcher.

Marie a mis une robe à manches et par-dessus un gros pull-over, un manteau de laine, mais quand même elle a froid, alors elle court un peu pour se chauffer le sang. Il est à peine trois heures mais il fait comme nuit déjà, ce 25 février, elle court sur la route qui va montant pour sortir de Boulton, il lui reste un peu moins de quatre kilomètres avant de frapper à la porte et de demander Michel. Un pas hors du village et voilà reprise par la forêt. La futaie de février qui paraît calcinée, qui



découvre l'épaisse pourriture de ses feuillées, et quand Marie lève la tête, ce qu'elle voit, le gris crayeux du ciel, la nuit qui pousse à grandes rafales vers l'ouest, lui râpe la rétine. Elle est encore une enfant qui a peur du noir. Alors elle regarde où elle met ses pas, les ornières gorgées d'eau, les bandes de neige sale, la terre ouverte puis refermée, toute en tissus cicatriciels, les derniers labours à la bordure des bois. Elle est d'un âge encore où l'on fuit à pied, le corps gardant le dessus sur toutes les machineries, et cette avancée, cette manière de creuser l'espace par la seule puissance des jambes, la rapproche sans qu'elle y pense de tous les évadés.

Ce qu'elle anticipe, elle, dans cette marche hivernale, c'est la piste de danse. Un simple plancher noirci par le frottement des semelles. Elle sera légère, son pull et son manteau roulés sur un banc. Des manches évasées de la robe que lui a cousue sa mère sortiront ses poignets blancs, ses mains petites. Lorsqu'elle s'est regardée tout à l'heure, vêtue de tissu couleur de sang, dans le miroir de la grosse armoire, elle a pensé que c'était la dernière occasion de la porter, avant de finir de grandir et de craquer les coutures, un modèle très ajusté où elle commence à étouffer un peu, mais qui tranche sur sa peau blanche et ses cheveux sombres, elle est dedans comme une terre en hiver, elle ne peut rien cacher. La nuit se chargera de la déchirer, quand elle aura virevolté sur la piste dans les bras de Michel, quand elle aura fini de boire des grenadines et goûté à la bière, quand le ventre trempé de sueur elle ira se rafraîchir sur le seuil et tendra les mains pour y recueillir des flocons gros comme des têtes de chat, après qu'elle sera tombée sur la piste rendue glissante par la chaleur de tous les corps, oui, elle sortira de la nuit couverte de bravoure et de bleus, un accroc sous la taille laissant voir le tissu plus

soyeux de sa combinaison, ses yeux très grands ombrés de noir, marques de Rimmel et de fatigue, il ne fera pas jour à sept heures le matin.

À sa mère, elle dira *la robe est maintenant trop petite*. C'est ainsi, il a fallu laisser l'une après l'autre les robes disparaître, la première robe déchirée dans les barbelés, la robe tachée du sang des règles et qui n'est jamais revenue, la robe de velours dans laquelle elle n'osait pas jouer à l'école, les robes cousues par sa mère, le dimanche, taillées dans des étoffes disparates, assemblées sur son corps, la main de ses sœurs piquant les épingles, le staccato énergique de la machine Singer, les jambes frileuses dans le séjour qui n'est jamais bien chauffé et heurtant la vitre les corneilles hargneuses arrachant les fruits du sorbier. Elle pliera une dernière fois les manches en trapèze, elle glissera la robe dans un tiroir de naphthaline, avec toutes les vies qu'elle promettait. À la place, Marie demandera à sa mère de lui coudre un pantalon. Demain, oui demain.

Elle aurait pu partir avec Michel, le jour où ils ont déchargé côte à côte la remorque, empilé le bois dans la grange. Partir en lui tenant la main sous l'averse et longer l'étang, parce que c'est beau la pluie sur l'eau, toutes les herbes couchées, les oiseaux qui s'envolent, au dernier instant, presque sous le pied, et dont les ailes battent, noires, brillantes, comme les cils sur les yeux des garçons. Au lieu que maintenant, il lui faut avancer sous les branchages qui détrempe, et elle a beau se tenir au milieu de la route, la plus écartée possible de la futaille, des profondes crevasses noyées d'eau, à ce stade elle est *gaugée*, son manteau se gorge lentement de neige fondue, elle a froid dans cette bise venimeuse qui coule sur tout le pays. Elle voudrait qu'il y ait autre chose, de l'autre

côté des arbres, que ce qu'elle a toujours connu. Elle ne part pas assez loin. Si elle savait conduire, si elle avait, comme Rémi Ferrand, une automobile, au lieu de faire la tournée des patelins elle prendrait la direction du Midi, elle dépasserait Besançon et suivrait la rivière. À force de confluences (le Doubs & la Saône, la Saône & le Rhône), elle arriverait à la Méditerranée. N'est-ce pas ce qu'elle a pensé, avec Delphine, une fois entrées dans l'enceinte de la citadelle de Besançon, quand du haut des remparts le pays leur est apparu, noir de ses forêts, noir de sa rivière, emporté avec elle vers le sud ?

De loin, une fois de plus, elle entend un bruit de moteur, les changements de vitesse d'une voiture qui entreprend de négocier le raidillon qu'elle vient de franchir et se retournant elle voit la lumière des phares dans la herse des arbres. La 403 de nouveau vient sur elle, les feux allumés cette fois, aveuglants, ce qui oblige Marie à regarder par terre, vers ses bottes fourrées, des bottes un peu trop grandes qui ont appartenu successivement à ses sœurs et qu'elle sera la dernière à porter, elle se jure d'aller les jeter à la décharge, une fois pour toutes, avec le bonnet, l'écharpe, le manteau trop usé, dès que l'hiver faiblira. Comme la voiture s'arrête, elle recule davantage vers le fossé, un peu surprise que Rémi une deuxième fois soit sur sa route, assez vieux pour avoir incendié des maisons, oui, ça pourrait être son frère Ivan, qui se raclerait la gorge et lui dirait sur un ton hésitant, *J'ai tout le temps, je vais t'avancer*. Il a dû poursuivre sa route, se raviser, revenir, ce temps-là, ces tergiversations sont encore perceptibles, son expression troublée, et Marie voudrait refuser, on lui a dit de ne jamais suivre un inconnu, comme on lui a interdit petite fille d'approcher la rivière. Mais après tout, le Rémi, elle le connaît, elle l'a vu parfois, depuis la fenêtre de

sa chambre, armé d'une carabine, s'engager avec Ivan dans l'allée cimentée qui traverse le potager pour, tout au fond, faire des cartons dans un bidon rouillé, exercice plus morne encore que le ball-trap, mais au moins on s'est munis d'une caisse de bières et quand on les a vidées on lance les bouteilles à travers les pruniers, on les fait exploser, d'un coup de chevrotine. Déjà il lui a pris son sac et ouvre la portière, d'un geste familier qui fait qu'elle se sent obligée de monter, dans une docilité de gamine, et voici qu'elle pense de nouveau à Ivan. Elle a pleuré les fois où Delphine lui rapportait ce qu'on disait d'eux au village, pas seulement à propos des parents, mais surtout d'Ivan, l'Algérien, celui qui a répandu le feu, qui a égorgé des enfants. Et la mère peut bien descendre à pied jusqu'à l'église, bien droite dans sa robe noire, on raconte qu'elle boit. Elle peut faire la fière, les cheveux retenus par des épingles, on dit qu'elle tremble de dormir sous le toit d'un tueur. On insinue qu'on finira par les retrouver tous massacrés, un matin.

Rémi, avec sa moustache fournie, les muscles qui épaississent sa chemise de laine, sa voix au tombé lourd, il a changé d'humeur. Marie voit bien avec quelle violence sourde il actionne sa machine, bien qu'il roule au pas, elle allait plus vite à pied, elle en est sûre, elle se tortille sur son siège, elle s'immobilise quand il se tourne vers elle, parce que maintenant il a des choses à lui dire, alors elle se demande s'il a bu. *Tu as bien changé.* Il a cette voix exagérée des sourds, des ivrognes. *Il faut croire qu'il te cache, cette crevure d'Ivan ! Je me souviens pas t'avoir vue.*

Elle pourrait ouvrir la portière et descendre sans attendre que Rémi lève la main pour caresser ses cheveux, mais elle n'en fait rien, légèrement anesthésiée par ce cinq à l'heure.

Du reste, comme frère et sœur, ils partagent une cigarette, lui pilotant d'un doigt, elle tapotant la cendre au milieu des mégots, papiers froissés, pièces de monnaie, une banalité qui la rassure, d'autant qu'il ne la regarde plus, constate-t-elle, il a comme Ivan de ces absences. *C'est qu'il parle jamais de sa famille, ton frangin.* Elle tousse un peu bien qu'elle ait pris l'habitude de ramasser les mégots pour les rallumer en cachette. En reculant son pied, elle se cogne à la crosse de la carabine rangée sous son siège, et, se penchant, oui, elle voit, les cartouches, les plumes d'un geai, la tête tordue aux yeux vitreux, le jabot roux, un oiseau qu'on a tiré à l'envol et atteint sous l'aile. Elle rit, il rit, sortant d'une poche une flasque argentée dont il lui propose de prendre une gorgée, et sûrement, c'est ça, il s'est arrêté après l'avoir laissée au village, avec une pensée qui exigeait un peu d'alcool, et après quelques rasades il a fait demi-tour, la voiture patinant dans la neige, une vieille berline trop lourde, inadaptée aux coups de tête et qui chasse dans les virages. *Non, fait Marie,* de nouveau nerveuse, sa voix de midinette pas encore abîmée par le tabac assourdie dans l'habitacle doucereux (velours usé du pantalon, couverture en bouclette sur la banquette arrière, duvet de geai), sa voix de gamine sans expression que l'on n'entend pas, comme si elle chuchotait dans sa chambre.

Elle est la dernière fille Zedet, un peu fantôme, assise au bord d'une chaise, sur un bout de canapé, un siège d'automobile, à côté d'un homme aguerri à ces sortes de filles qui se préparent à entrer dans les années soixante-dix et vont danser la java, qu'on prend en stop, une race increvable à qui repoussent sans cesse des gambettes neuves, foutues d'avance, si elles savaient. Elle devine qu'il va vouloir, qu'il va falloir, et brutalement lui reviennent en mémoire, en même temps qu'une

terreur d'enfant, les cris d'une femme un jour sur le chemin de l'école, une femme qu'on frappe, la scène, dont sépare un mur, qu'on entend sans la voir et qu'on fuit, le cartable pesant sur le dos, comme si l'on allait en mourir, et ce souvenir la fait se raidir, et la main qui l'effleure, Marie devine qu'elle serait sans pitié. Rémi ralentit encore, le pied enfoncé sur la pédale d'embrayage, pour la regarder, un reflet dans le pare-brise, c'est ainsi puisqu'elle lui tourne à demi le dos, il ne voit de Marie qu'une tête décoiffée, une nuque, des espaces de peau blanche lorsqu'une manche glisse. Alors, puisque c'est si lent, puisque Rémi n'est qu'un frère, peut-être, un frère maudit mais fragile, aussi indécis et meurtrier que l'est Ivan, Marie ouvre la portière, elle pose le pied sur la route, elle jette le mégot, elle glisse au-dehors, c'est si simple de ne pas tomber, il suffit d'ouvrir les bras, de faire l'oiseau qui veut voler, deux pas suffisent, elle est devant, dans la lumière des phares, qui vient lui ouvrir un chemin.

Elle a dix-sept ans, elle avance à grandes enjambées, quand elle se retourne l'homme appuyé au volant la regarde dans les yeux. Elle glisse sur les feuilles, elle a peur de l'entendre accélérer, du choc derrière les genoux, de la chute sous les roues. C'est ce qui arrive aux chevreuils, ils jaillissent des fossés, les voitures les attrapent par le capot, le pare-chocs, il faut les porter ensuite jusqu'au coffre, et c'est lourd une bête morte, et ça monte au cœur l'odeur de la sauvagine, alors Marie se hâte, elle étouffe un peu, elle voudrait quitter son manteau, l'abandonner, courir, elle n'ose pas, elle se tient droite, depuis toujours, légèrement raidie, même, verte et vigoureuse, d'instinct elle sait que cette régularité la protège.

Quand enfin elle bifurque à droite jusqu'à la ferme Brulhard, la première maison des Fins, avant le panneau qui

annonce le hameau, au moment de frapper au carreau, elle est aveuglée par un dernier appel de phare, et c'est comme si elle s'enflammait, un instant, une torche, une phalène.